

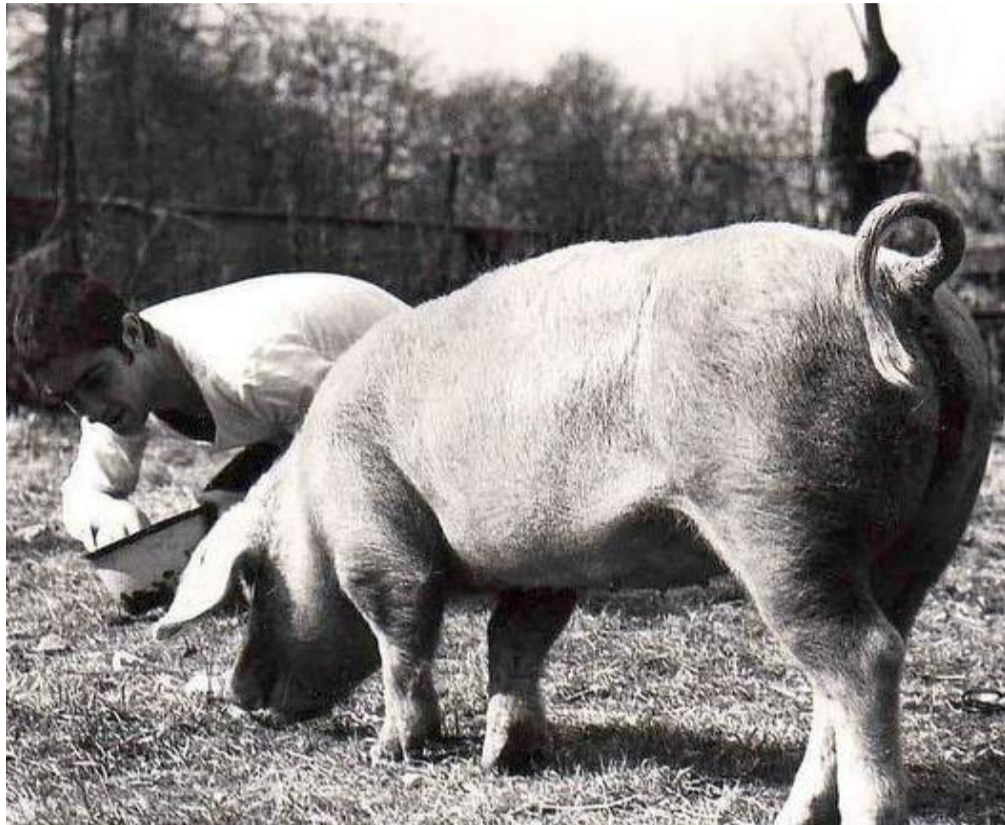
11^e édition des Magritte du cinéma

2/6

LES
MAGRITTE
DU CINÉMA

Après une année « sans » suite à la pandémie, la cérémonie des Magritte du cinéma est de retour ce samedi 12 février en direct du Square, au Mont-des-Arts à Bruxelles. Durant toute la semaine, « Le Soir » se plonge dans le 7^e art belge. Aujourd'hui : en quoi le cinéma belge se différencie-t-il ?

CINÉMA



« Un film belge qui m'a beaucoup marqué, c'est "Vase de noces", de Thierry Zéno », explique Sébastien Ministru. « Je me suis dit : waouh, le cinéma est aussi capable de faire ça ! Voir des films belges m'a ouvert l'œil, stimulé, éduqué le regard. Ça m'a aussi inspiré. Je me suis dit que si ces créateurs étaient aussi audacieux, pourquoi on ne pourrait pas l'être aussi ? » © DR.

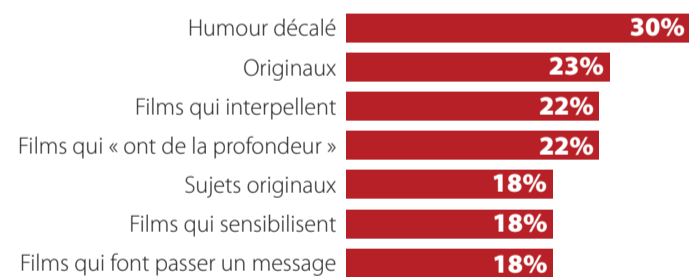


« Je pense que le premier film belge que j'ai apprécié, c'était "La promesse" des frères Dardenne », dit Myriam Leroy. « C'est resté un film culte dans mon parcours de cinéophile et dans celui de mes amis. On parle parfois en répliques des frères Dardenne » - et pas de « Dikkenek », qu'elle considère d'ailleurs comme « un regard de Français sur la Belgique ». © DR.

Le 7^e art belge est-il aussi ennuyeux qu'on veut bien le dire ?

Les clichés sur les films belges ont la vie dure. Or, le cinéma belge brille par sa richesse et sa diversité.

Qualités reconnues du cinéma belge / des films belges



Faiblesses reconnues du cinéma belge / des films belges



GAËLLE MOURY

Trop souvent sociaux, déprimants, sérieux, mais aussi originaux, interpellants, profonds (qualités et faiblesses principales reconnues des films belges selon une étude Dedicated sur « l'image et l'attractivité du cinéma belge francophone », parue en 2019 et commandée par le Centre du cinéma et de l'audiovisuel). Les clichés sur les films belges ont la vie dure. Lorsqu'on évoque le cinéma belge, on voit apparaître une sorte de paradoxe qui voudrait qu'il soit à la fois original et social (ou « ennuyeux » selon certains). Mais comme souvent, la réalité est plus complexe.

C'est d'ailleurs ce qui apparaît assez naturellement lorsqu'on évoque le sujet avec Sébastien Ministru et Myriam Leroy, les auteurs de la 11^e cérémonie des Magritte du cinéma. « Pour moi, dire

que le cinéma belge est un cinéma trop social, trop sérieux, ennuyeux, pas assez glamour, pas assez divertissant ou pas assez commercial, c'est un point de vue ringard », dit ainsi franchement Sébastien Ministru. « Parce qu'il a prouvé autre chose. Comme pas mal d'autres domaines en Belgique - le rock, la danse, la mode notamment -, le cinéma belge est un champ créatif d'une très grande sagacité. Qui expérimente, qui montre des pistes, qui dégage des voies. Pour moi, c'est en fait un cinéma moderne, qui est un peu en avance. »

« J'ai toujours défendu le cinéma belge et je trouve que les moqueries dont il est l'objet sont hors de propos », continue Myriam Leroy. « On dit par exemple que la manière de filmer des frères Dardenne donne le mal de mer. Or, c'est une caméra subjective, qui suit les protagonistes au plus près. Il y a forcément quelque chose d'organique, et c'est voulu. C'est un choix artistique. La plus grande qualité du cinéma belge, c'est sa créativité, sa capacité à contourner des lourdeurs administratives, et des moyens pas toujours très plantureux. Travailler avec peu de moyens, ça a aussi des avantages. Même s'il y a quand même une restriction de ce que l'on est en droit d'imaginer » (difficile par exemple, avec un budget réduit, d'avoir l'ambition d'un film d'époque ou de superhéros).

Un cinéma méconnu

Marc-Emmanuel Mélon, professeur à l'Université de Liège, notamment d'histoire et l'esthétique du cinéma, ne dit pas autre chose : « En Belgique, ce ne sont pas les grosses productions qui font les meilleurs films. Les Dardenne l'ont démontré lorsque, après l'échec de *Je pense à vous* en 1992, une grosse production, ils ont opté pour le petit budget, la petite équipe de tournage, les acteurs locaux et le tournage en 16 mm, avec le succès que l'on sait. Ce qu'une enquête comme celle de Dedicated démontre surtout, c'est que le cinéma belge est mal connu, mal identifié, sauf d'une minorité qui s'y intéresse vraiment et qui est en grande partie constituée par tous les gens du métier. »

Ainsi, si on identifie souvent le cinéma belge comme social, c'est sans doute parce que les frères Dardenne en ont été

un porte-drapeau et que, par conséquent, ils ont été parmi les plus médiatisés. « Comme la plupart des gens ne connaissent pas les autres cinéastes, ils croient que tout le cinéma belge est un cinéma social », poursuit le professeur de l'ULiège. « C'est bien là la limite de cette enquête, qui tient plus du sondage d'opinion (Mélon pointe d'ailleurs des problèmes d'échantillonnage dans cette enquête et un public visé pas forcément populaire - NDLR). Je suis convaincu que beaucoup de gens voient des films belges sans le savoir. »

Des points de vue toujours plus divers

A l'image de notre pays, de sa culture morcelée, le cinéma belge est en effet multiple. « Il est très difficile de parler d'un "cinéma belge" au même titre qu'on parle des cinémas français ou italien, qui proviennent de pays qui ont déjà une identité nationale et culturelle très forte », poursuit-il. « Nous vivons dans un pays qui n'a plus d'identité nationale depuis longtemps et dont l'identité culturelle est tellement confuse que certains ont cru nécessaire d'inventer le mot de "belgitude" (qui ne veut rien dire) pour la définir. Ajoutons à cela que l'identité culturelle francophone est souvent confondue avec l'identité culturelle française, alors qu'elle partage bien plus de valeurs avec la Flandre et avec d'autres cultures fortement installées dans notre pays, italienne et maghrébine en particulier. C'est pourquoi je préfère parler d'un "cinéma de Belgique", ce qui évite toute réduction identitaire, ne dissocie pas les films flamands des films francophones et permet surtout d'intégrer les très nombreux cinéastes d'origine étrangère qui font des films dans notre pays. Le cinéma de Belgique est profondément multiculturel, par ses cinéastes mais aussi par tout ce dont il parle. »

Une réalité qui se confirme assez rapidement lorsqu'on observe par exemple les trois films les plus primés lors des Magritte. En première position, *Duelles*, d'Olivier Masset-Depasse (2020), thriller d'une grande maîtrise formelle qui plonge le spectateur au cœur d'une amitié dans les années 1960. Suivent *Mr. Nobody*, de Jaco Van Dormael (2011), véritable ovni cinématographique et

philosophique, et *Une famille syrienne*, de Philippe Van Leeuw (2018), huis clos dans un appartement damascène sous les bombes.

« En Belgique, on a cette façon de regarder les choses à la fois avec profondeur et distance », dit Sébastien Ministru. « Ça donne des choses que l'on a parfois qualifiées de surréalistes, mais qui sont étonnantes, intéressantes. Je pense à *Une vie démente* d'Ann Sirot et Raphaël Balboni, nommé plusieurs fois cette année. Je ne sais pas où on peut avoir un point de vue sur la maladie d'Alzheimer aussi profond et aussi léger. »

Des points de vue toujours plus divers, qui continuent d'évoluer avec une certaine ouverture dans la société. « Il y a aussi plus de femmes, plus de personnes issues de la diversité qui sont derrière la caméra, donc ça change forcément le paysage », fait remarquer Myriam Leroy. « Les films d'Adil El Arbi et Bilal Fallah (*Black, Patser* - NDLR), par exemple, donnent un coup de frais, de grand spectacle dans le cinéma belge. » Du grand spectacle et un cinéma de genre de plus en plus présent, notamment grâce aux moyens introduits par les coproductions internationales et les différents mécanismes qui y sont liés (le Tax Shelter notamment).

C'est dans cette richesse que Myriam Leroy et Sébastien Ministru ont pu écrire la cérémonie des Magritte. « Nous avons très modestement souhaité mettre en valeur les films et les gens qui les faisaient avec un humour qui n'est pas moqueur », dit Myriam Leroy. « Faire quelque chose plein de fantaisie sans réinventer la grammaire de ce genre de cérémonie. »

« Nous avons essayé », conclut Sébastien Ministru, « de rendre compte de la modernité du cinéma belge en le regardant à travers l'angle des courants de pensées qui traversent la société et, donc, le milieu du cinéma : la diversité, la visibilité, l'inclusion, parce qu'on ne peut pas éviter ces questions de représentation lorsque l'on fait ce genre d'exercice aujourd'hui. Et je trouve que le cinéma belge n'est pas du tout à la traîne sur ces questions-là. C'est un cinéma "qui rend les invisibles visibles", comme le dira un des personnages pendant la cérémonie. »